Document généré le 6 juin 2025 19:37

Continuité

CONTINUITÉ

Moi, mon quartier

Josiane Ouellet

Numéro 134, automne 2012

Vie de quartiers

URI : https://id.erudit.org/iderudit/67523ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)
1923-2543 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Ouellet, J. (2012). Moi, mon quartier. *Continuité*, (134), 41–42.

Tous droits réservés © Éditions Continuité, 2012

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

En 2005, des citoyens de Salaberry-de-Valleyfield sont passés à l'action pour mettre en valeur le patrimoine bâti et immatériel de leur ancien quartier ouvrier. Leur initiative a connu un vif succès et leur a même valu le Prix du patrimoine du Conseil montérégien de la culture et des communications.

Moi, mon quartier

Lors de la visite du quartier Nord de Salaberry-de-Valleyfield, on apprend que les caractéristiques architecturales propres aux Anglais étaient vues comme un signe de prospérité.

Source : coll. Dorland Hannah, Société d'histoire et de généalogie de Salaberry

par Josiane Ouellet

Indignés par l'apparition de nouvelles constructions « choquantes » dans leur quartier au début des années 2000, Christiane Gerson et André Barrette créent, en 2005, le Comité du patrimoine des anciens quartiers (CPAQ). « Ces bâtiments rendaient les maisons des ouvriers du quartier Nord non pertinentes, déplore Mme Gerson. Pourtant, l'architecture existante porte les traces de la vie des travailleurs des industries grâce auxquelles le milieu s'est développé. Nous voulions préserver cette mémoire, au nom des générations passées et à venir. »

L'aventure commence avec une enquête ethnologique sur le terrain. « Je suis allée frapper aux portes de ceux qui avaient les cheveux les plus blancs pour accéder à la plus ancienne mémoire possible, poursuit-elle. Je voulais savoir comment ces maisons avaient été construites, car cette histoire est aussi celle des gens qui y ont habité. »

Elle raconte : « Entre 1880 et 1930, les gens du quartier se réunissaient pour creuser et mettre en place un solage rudimentaire. Quand plusieurs fondations étaient prêtes, on faisait venir le charpentier. Après, on se regroupait pour poser les planches. Quand on avait de l'argent, on ajoutait le revêtement et la peinture, d'abord uniquement sur les cadrages. Ensuite, on agrandissait en fonction de la croissance de la famille. Plus tard, avec le revenu des enfants, on ajoutait des ornements pour donner à la maison une apparence "villageoise Cantons-de-l'Est" ou un côté victorien. Pour avoir l'air plus riche, on adoptait des caractéristiques propres aux architectures des Anglais… »

L'information recueillie a servi à l'élaboration d'une visite guidée, inaugurée en 2006. Depuis, les témoignages et les anecdotes abondent. « Un membre de la Garde Champlain [la garde paroissiale de Salaberry-de-Valleyfield] ne voyait pas l'intérêt d'une visite guidée. Mais quand il a sorti les photos d'archives de l'organisme et que les visiteurs, enthousiastes, se sont mis à reconnaître des proches et à évoquer des souvenirs, il a compris qu'il y avait beaucoup à dire sur le quartier », relate-t-elle afin d'illustrer la prise de conscience salutaire qu'a suscitée le CPAQ.

En plus d'attirer l'attention des médias et de sensibiliser les élus, l'initiative a entraîné un regain de fierté chez les résidents du quartier. « Maintenant, les maisons sont

La visite se poursuit après un arrêt devant la maison Barrette, où naquit en 1925 Raphaël Barrette, tour à tour avocat, maire, secrétaire de la commission scolaire et juge.

Source : coll. privée André Barrette, 2010

D'autres circuits industriels

Photo : Ville de Gatineau

À Gatineau, le riche passé industriel de la ville se dévoile au gré de circuits pédestres mettant en valeur le patrimoine qui en témoigne. Dans « Le ruisseau de la brasserie : de l'activité industrielle à la vie culturelle », on peut voir des maisons allumettes (photo), typiques des quartiers ouvriers de la région. Aussi offerts : « Buckingham, ville énergie » et « Gatineau Mills, une ville industrielle ». Info : www.gatineau.ca

peintes, et fleuries en été. Les résidents viennent à notre rencontre pour nous parler de l'histoire du quartier. C'est une occasion de partager, observe Mme Gerson. Les gens sentent qu'ils ont quelque chose à apporter. »

Les souvenirs des uns et des autres permettent d'entretenir la mémoire d'éléments qui font partie de la culture locale, comme le sifflet de l'usine. « Une dame me racontait que dans les années 1930, les enfants sortaient de la maison pour voir passer les ouvriers. On regardait comment ils s'habillaient, on écoutait ce qu'ils disaient… C'était un spectacle ! »

Fait non négligeable, cette initiative citoyenne a pu compter sur l'appui d'organismes comme Pour un réseau actif dans nos quartiers, le MUSO – Musée de société des Deux-Rives et la Société d'histoire et de généalogie de Salaberry-de-Valleyfield. S'en sont suivies de belles collaborations. Par exemple, le CPAQ et le MUSO travaillent actuellement à l'élaboration de l'exposition « P'tites maisons / Grosses familles », inspirée d'un témoignage glané lors de la visite. « Une ancienne résidente nous a dit qu'en 1960, elle s'était amusée à compter le nombre d'enfants qui vivaient dans son coin. Dans la rue Penon, seulement entre les rues Saint-Hippolyte et Saint-Charles, il y en avait 91 ! » précise Mme Gerson avant de conclure : « On ressent combien les visites sont importantes pour les gens du quartier. Elles touchent leurs racines, leur mémoire, leur identité, leur appartenance. »

Josiane Ouellet est rédactrice en chef du magazine Continuité.